

« Ne blâmez jamais les Bédouins »

Jean Cléo Godin

Numéro 78, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J. C. (1996). Compte rendu de [« Ne blâmez jamais les Bédouins »]. *Jeu*, (78), 218–220.

donné, une mezzanine noire très étroite où se déroulera la scène lors de laquelle Céleste danse avec une autre *waitress* dans un club de l'Expo 67.

La musique est d'époque, entrecoupée de chants hébreux et grégoriens. Les costumes sont contemporains et sans prétention. Le jeu des comédiens est sobre et intéressant : certains gestes sont seulement esquissés, des actions sont ébauchées mais non complétées. Ainsi en va-t-il, par exemple, d'une scène de repas où Céleste apporte le plat principal sur la table ; aucun couvert n'y a été mis et Isaac et David, qui y sont assis, demeurent immobiles tout en causant, le temps symbolique d'un repas. Autre exemple : l'étudiant arménien est invité à dîner chez David. Il y apparaît la tête recouverte d'un court voile noir et opaque frôlant ses épaules ; note baroque qui exprime de façon éloquente et succincte l'aveuglement de David face à sa personne, de même que la mort et le mystère qui rôdent autour de lui. La rigueur de cette mise en scène supporte donc le texte en ce qu'elle met l'accent sur l'essentiel du propos : la chronique d'une époque de l'histoire québécoise où s'entrecroisent trois solitudes culturelles.

Dans le contexte de l'après-référendum sur la souveraineté du Québec, la pièce de Marianne Ackerman revêt une pertinence sociale certaine ; elle apparaît comme une des répliques à apporter aux propos pessimistes prononcés sur l'avenir d'un projet de société québécoise pluriculturelle et pluriethnique.

Hélène Richard

« Ne blâmez jamais les Bédouins »

Texte et interprétation de René-Daniel Dubois. Mise en scène, scénographie et costumes : Joseph Saint-Gelais ; assistance à la scénographie et costumes : Line Bélisle ; éclairages : Claude Cournoyer. Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée à la Salle Denise-Pelletier du 14 novembre au 2 décembre 1995.

Travail colossal décevant

Tout au long de la représentation, un malaise m'habitait, que je ne savais nommer. René-Daniel Dubois est un comédien fabuleux qui, en traversant la scène de part en part ou simplement en tournant la tête, changeait de personnage, passant de Michaela à son agent Luigi ou au Teuton Weulf Schmitze, du Père Noël à Lénine, de Flip à Lutin vert. Mon malaise tenait aussi à ce que je me rappelais mon éblouissement lors de la création-solo, par le même Dubois dirigé par le même metteur en scène, à l'ancienne Licorne de la rue Saint-Laurent, en 1984. Mais pourquoi, cette fois, la magie n'opérait-elle plus ? Pourquoi le comédien ne réussissait-il pas à me faire entrer dans son univers ?

Il ne faut pas en blâmer les Bédouins, nous sommes prévenus. Alors qui, ou quoi ? À la réflexion, je n'ai trouvé qu'une explication : tout au long de cette soirée, sur la scène de la NCT, René-Daniel Dubois n'avait été qu'un monstre de la scène déployant une énergie folle à



Photo : Josée Lambert.

passer d'un personnage à un autre, sans jamais réussir à en habiter aucun. Un *surhomme* dégageant et déployant cette énergie étonnante, sans parvenir à rendre crédible son interprétation de tant de personnages différents. Si rien ne fonctionnait plus comme à l'ancienne Licorne, ce n'était certainement pas parce que le texte avait « mal vieilli », car ces textes ne vieillissent pas, n'ayant

jamais été « jeunes ». En rentrant chez moi, j'ai écouté sur disque la version chantée par Pauline Vaillancourt, et j'ai commencé à comprendre. Dès le tout premier texte – ce récitatif sur le désert et le totem (ce dernier occupant tout le centre de la scène à la NCT, dont il constituait l'unique décor) –, j'entendais avec un plaisir extrême un récit envoûtant et évocateur, mais dans une merveilleuse sérénité. J'ai alors compris que le *ton* adopté *non-stop* par le comédien René-Daniel Dubois, je l'avais reçu comme une violente (et inutile) provocation. Était-ce, en cela, différent de sa performance de 1984 ? Difficile à dire. Je sais cependant que le lieu y faisait une énorme différence. À l'ancienne Licorne, la proximité des spectateurs et du comédien, ajoutée au caractère « non théâtral » du lieu, créait spontanément une complicité qui manquait désespérément dans ce cadre conventionnel de la NCT. Je n'ai donc vu, toute la soirée, qu'un comédien fort habile – *strutting and fretting*, aurait dit Shakespeare – qui n'arrêtait pas de traverser la scène pour passer d'un tambour (et d'un personnage) à l'autre ; un comédien qui accomplissait un travail colossal sans arriver à créer la magie attendue et espérée.

J'oserais même dire que la performance du comédien jouait contre le texte, qu'elle nous en distrayait. Au point de banaliser le grand récitatif sur « la route de Kyoto Kyoto Osaka ». Ce texte sublime, ce devait pourtant être, me semblait-il, le sommet poétique et le point de convergence de ce récit dramatique « où tout menace sans cesse d'exploser¹ », ce qu'illustrait fort bien, vers la fin, la scène où les deux tambours, l'un blanc, l'autre

1. Voir la quatrième de couverture, Éditions Leméac, 1984.

rouge (car l'éclairagiste a travaillé de manière magistrale) se rapprochaient l'un vers l'autre, comme ces deux trains qui auraient pu, auraient dû s'écraser l'un contre l'autre. À cet affrontement, l'espace scénique de la NCT se prêtait bien, car le spectateur comprenait d'entrée de jeu qu'il disait l'immensité du désert (comme figure du monde et de la vanité des affrontements idéologiques entre les « bons et les méchants soldats », commandés par un « bon et un méchant baron »). Mais il n'y avait dans cet espace qu'un comédien occupé à faire son *show*, qu'un Flip agenouillé et un peu désespéré s'écriant : « On m'a menti. Les déserts ne sont pas vides. »

La pièce se termine par : « Who lost ? Who won ? You don't know. We do, but we won't tell you. We don't need... we don't want witnesses of our weaknesses. [...] Mais le train, lui, n'arrête pas. » C'est dans le texte, et ce questionnement concerne les fameux trains des grandes puissances mondiales qui s'opposaient à une certaine époque. Comme par hasard, la pièce a été créée en 1984 et reprise par l'auteur-interprète en 1995, chaque fois dans un après-référendum. Après le premier, si je me souviens bien, on disait que tout le monde avait perdu. Il y a donc progrès, cette fois-ci ; mais sans doute convenait-il plus que jamais que cette non-victoire des uns et des autres fût affirmée en anglais !

Jean Cléo Godin

« Les Trois Sœurs »

Texte de Anton Tchekhov ; texte français de Louise Roy, en collaboration avec Yves Desgagnés et Assia De-Vreeze. Mise en scène : Yves Desgagnés, assisté de Claude Lemelin ; décor : Martin Ferland ; costumes : François Barbeau, assisté d'Anne Duceppe ; éclairages : Michel Beaulieu ; conceptrice musicale : Catherine Gadouas. Avec Denis Bernard (Andrei), Valérie Blais (Irina), Benoît Dagenais (Soliony), Luc-Martial Dagenais (Rodé, un musicien), Michel Dumont (Tchebouyrykine), Jacques Galipeau (Ferafonte), Nancy Gauthier (domestique), Robert Gravel (Koulyguine), Maude Guérin (Natacha), Marjolaine Hébert (Anfissa), Isabelle Leblanc (domestique, une musicienne), Sophie Lorain (Olga), Marc-André Piché (domestique), Gilles Renaud (Verchinine), Mélanie St-Laurent (domestique), Julie Vincent (Macha), Alain Zouvi (Touzenbach) et Nicolas Bouthillette ou François Trudeau-Barbeau (Bobick). Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au Théâtre Jean-Duceppe du 25 octobre au 2 décembre 1995.

Valérie Blais (Irina),
Sophie Lorain (Olga) et
Julie Vincent (Macha).
Photo : André Panneton
(CAPIC).

